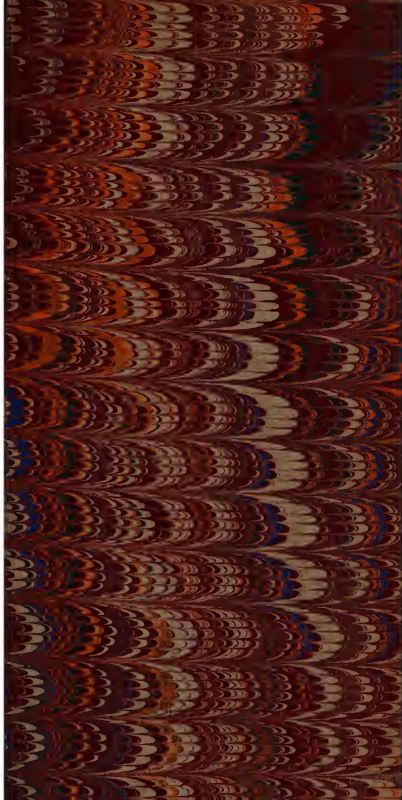


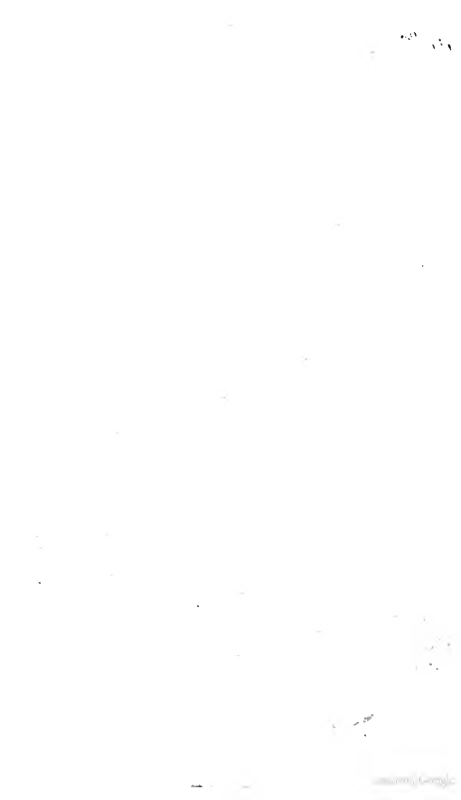


1/1/2.



Ex Libris Joannis Nennini
1874





LE PAPILLON

DE

CUPIDO

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

RÉIMPRESSIONS FAITES POUR UNE SOCIÉTÉ DE
BIBLIOPHILES A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

96 *sur papier de Hollande*
et 4 *sur papier de Chine*
plus deux sur peau vélin

Exemplaire N° 35.

Genève. — Imp. L. Czerniecki, Pré-l'Évêque, 40

LE
PAPILLON
DE
CUPIDO

COMPOSÉ PAR JEHAN MARTIN
Seigneur de Choysi

Réimpression faite d'après le seul exemplaire
connu de l'édition de Lyon, 1543

avec une Notice bibliographique
par PHILOMNESTE junior



1868





NOTICE
SUR
LE PAPILLON DE CUPIDO

Il est peu de poètes du seizième siècle dont les écrits soient aussi difficiles à rencontrer que ceux de Jehan Martin de Choyssi. Son *Papillon de Cupido* fut sans doute bien accueilli du public, puisque dans le cours de la même année 1543, il en parut simultanément deux éditions, l'une à Paris, chez Michel Fezendat (un des éditeurs de Rabelais); l'autre à Lyon, chez Thibault Payen, dit le frontispice. Cette dernière débute par une faute typographique qui fait mal augurer de la correction; au lieu de Lyon, on a imprimé *Ylon*; c'est un mince livret de 36 feuillets, en caractères

italiques, et c'est, à ce que nous croyons, la seule édition qui ait paru en vente publique. Donnée à vil prix en 1784, lors de la dispersion de la riche collection du duc de La Vallière, elle fut payée deux livres sterling lorsque l'immense *Bibliotheca Heberiana* passa aux enchères. Un autre exemplaire fut découvert par un curieux fureteur, Auguste Veinant, heureux, parfois, dans ses trouvailles; vêtu de maroquin par les mains habiles de Bauzonnet, il s'est élevé au prix de 355 fr. en 1861 (N° 399 du catalogue).

Les collections de quelques amateurs qui se sont occupés avec zèle de réunir les productions des poètes du seizième siècle, ne comprenaient pas le *Papillon de Cupido*; nous ne le trouvons point au catalogue de Charles Nodier: on le chercherait inutilement dans la réunion spéciale de M. Edouard Turquety, dispersée en janvier 1868 et qui a démontré combien les livres de ce genre sont recherchés (*). M. Viollet le Duc, qui avait consa-

(*) Citons quelques-unes des adjudications qui ont eu lieu à cette vente; elles constateront ce que nous avançons: *Œuvres* de Ronsard, 1567, 5 volumes in-4°, maroquin vert (Duru), 1000 francs; *Controverses des sexes* par le sieur de Drusac, 1536,

cré tant d'années à réunir tout ce qu'il pouvait découvrir en fait de rimeurs français, ne parvint jamais à rencontrer celui-ci : sa *Bibliothèque poétique* (1842, in-8°) si curieuse d'ailleurs, est muette à son égard.

L'abbé Goujet, dans le tome XI de sa *Bibliothèque française*, et les rédacteurs du volumineux recueil connu sous le nom de *Mélanges extraits d'une grande bibliothèque* (tome C.), ont parlé du poème qui nous occupe. L'abbé en trace une analyse rapide, et, comme de juste, il se montre scandalisé de l'énergie de quelques tirades, de la crudité de cer-

in-16, mar. vert (Bauzonnet), 210 fr. (payé 41 fr. vente Crozet, en 1842) ; la *Tragédie d'Agamemnon*, par Ch. Toutain, 1557, in-4°, mar. rouge, 355 fr. ; (le *Manuel du libraire* ne cite aucune adjudication de ce rare volume) ; *Elégies* de Jean Doublet, Paris 1559, in-4°, mar. rouge (Bauzonnet), 805 francs. D'après une note de M. Turquety (N°147), on ne connaît que deux exemplaires de ce volume, le sien et celui de la Bibliothèque de l'Arsenal ; nous en avons un troisième dans la bibliothèque de la ville de Bordeaux, et nul doute qu'il n'en existe d'autres. *Odes* d'Olivier de Magny, 1559, in-8°, très-bel exemplaire relié en mar. rouge, par Trautz-Bauzonnet, 755 fr. Nous pourrions signaler d'autres exemplaires, mais ceux-ci suffisent.

tains tableaux. Il avoue d'ailleurs, qu'il est dépourvu de tout renseignement sur la vie du poète; l'auteur de la *Bibliothèque de Bourgogne* (2 vol. in-folio) Papillon, n'en sait pas davantage; il se borne à nous dire que Jean Martin composa un traité sur l'usage de l'Astrolabe. M. J. Ch. Brunet mentionne, dans son *Manuel du Libraire*, un ouvrage d'un genre tout différent des deux autres, et qui, publié trois ans après la mise au jour du *Papillon*, et chez le même libraire, semble indiquer chez l'auteur quelque repentir de ses écrits trop profanes; c'est un livret en prose de 20 feuillets, la *Révérance ecclésiastique*, il est précédé de deux longues pièces de vers : *Eloge de la croix*; *Oraison à la vierge Marie*.

Il serait sans doute superflu de donner une analyse étendue d'un poème aussi court que celui que nous reproduisons, la fiction qui lui sert de base est assez ingénieuse et dans les mains d'un écrivain spirituel elle eût pu offrir matière à des épisodes gracieux. L'Auteur implore Cupido qui le change en papillon; sous cette forme nouvelle, il peut s'introduire partout, voleter inaperçu, assister aux scènes mystérieuses de la vie la plus intime, et, témoin indiscret, nous faire d'étranges révéla-

tions. Le Lépidoptère se rend à Paris « la cité tant aymée » et ensuite en Italie. Il écoute, du haut d'une des tours de Notre-Dame, les cris de la capitale, il raconte quelques intrigues amoureuses ; l'historiette du trompette qui, par le son inopiné de son instrument, trouble les passe-temps de deux amoureux, fera sourire. De même que la plupart des rimeurs de l'époque, Jean Martin n'aime pas les moines ; si, à la faveur de sa métamorphose, il pénètre dans une abbaye, il n'y voit

« Que des faces cramoisies.

« Ronges prieurs, moynnes d'heureuses vies,

« Nez d'escarlate, truffetez à plaisir

et ces bons religieux

« Buvantz tout à loisir,

« Les corps avoient si sales et si gras,

« Qu'à cheminer ilz en estoient tous las. »

Le tableau qu'il offre de la cour de Rome n'est nullement flatté ; nous aimons charitablement à croire que les couleurs en sont quelque peu chargées ; le lecteur en jugera. Du reste le poëme, parfois capable d'alarmer les susceptibilités d'une époque éminemment vertueuse, telle que la nôtre, se termine d'une façon édifiante. Fatigué de courir le

monde sous la forme d'un papillon, le poète implore la protection de Jésus-Christ et de la Vierge; sa prière est exaucée, et il reprend possession de sa forme primitive. Redevenu homme, il écrit ce qu'il a vu.

Nous sommes loin de présenter le *Papillon de Cupido* comme une œuvre d'un haut mérite littéraire, mais elle est digne d'être lue; il y a plus d'originalité que dans beaucoup d'autres productions rimées du seizième siècle. On y trouve des traits de mœurs, des historiettes assez bien tournées, et ce livre, devenu introuvable, avait sa place toute marquée dans notre série de réimpressions de *Raretés*.



LE PAPILLON DE CUPIDO

INVENTÉ ET COMPOSÉ PAR MAISTRE

JEHAN MARTIN

Seigneur de Choysi, Disjonnoys

A LYON

Chez Thibauld Payen, près Nostre
Dame de Confort

M. D. XLIII.



AUX LECTEURS

SALUT

Si je pensoys divertir les adventures amoureuses qui surviennent ès devotes pensées des serviteurs d'amour, je diroys lors qu'amour (j'en tens celui de vertu) pourroit monstrer singuliere victoire de ce tant petit dieu paillard aux yeulx bendez. Et que le credit de ses perfumées parolles seroit habandonné des medecins veritables, Lequel voyez venir en place devant voz yeulx, ayant contenance d'ung enfant asseuré, humble au parler et en gectant estincelles amoureuses, vient approcher des jeusnes damoiselles, laschant (comme le Scorpion) la quehuë entre les blanches cuysses, pour parvenir aux Cabynetz d'a-

mour. Et là, le plus souvent, laisse le venyn de deshonneur, dont les aulcunes enflent. Ce sont doncques les doulces poysons, dont les dames mectent l'honneur au vent conne la plume, pensant avoir choisy ung Zephyrus, et elles ont ung Vulturinus. Puis donc que dieu Cupido est si dangereux à suborner les pensées des jeusnes damoysselles, et que par innombrables cautelles vient amyablement surprendre leurs engins, je les supplie tres humblement habandonner ce dieu plein d'imperfection. Et par cela prendre ung aultre Cupido de vertu, qui rompra les lyens de ce fornicateur, et leur rendra à jamais l'honneur d'asseureé liberté.





AUX DAMOYSELLES

DU FAULX CUPIDO

PROLOGUE

Au temps que fleurs recommencent à naistre,
Et que brebis et grands taureaulx vont paistre
A la chalenr du vigoureux Phæbus,
Adonc Amour rameynne les abus
Qu'estoient mussés au fond de ses tanyeres;
Le beau carquois, les fleiches et banyeres
Vont resveiller les sommeilz amoureux,
Puis tout soubdain, Venus laissant les cienlx,
Est descendnë aupres des damoyelles:
Faisant quicter leurs débatz, et querelles.
Et Priapus cherchant baings, et maisons,
Et lieux obscurs, par dedans ces buyssons,
Vient attraper de son arc bien tendu,
Le lieu qui n'est aulx jambes assez fendu.

Puis ayant pris tant douce joyssance,
Et que dn jeu, acquist la congnoissance,
Là, les poysons donlcement terminées,
Furent aux cœurs des dames bien aymées.
Lettres secrettes des joyes, et des douleurs,
Furent escriptes en plaisirs et malheurs.
Puis Mercure, qui vient en la presence
Dire aux amys qu'ilz prennent leur absence,
Pour s'eslongner des gentes damoysselles.
Quelques navires, ou grandes caravelles,
Viendront passer au devant de leurs yenlx,
Ce q'elles ayment et desirent le mieulx.
Et les voyant agiter en grandz undes,
Larmes viendront de doulenrs bien profnndes:
Donbtantz souvent qu'ilz ne perissent en lieux,
En regardant ce torment odieux.
Vela comment malheureuse fortune,
Vient terminer amour en infortune,
Dedans les isles de triste passion;
A la fortune de grande affliction.
En contemplant noires tables d'attentes,
En esperant d'estre nne fois contentes.
D'aultres en ya, ayant verdes esperes,
Qn'en esperant puis apres desesperes.
O! faulx amour, enclin à faire mal,
Tu as les piedz plus legier qu'ung cheval,
Pour enflammer en la joye ung malheur,
Tonsjours brulant en vivant en douleur,
Tousjours allant semant donlce estincelles,
Dedans les cœurs des nobles damoysselles.
Tousiours usant d'amoureuses raisons,
Pour accomplir tes feinctes trahisons.
O! faulx amour, dien d'imperfection,
O! dieu enclin à faulse affection,
Que tu leurs fais de maulx, et de martyre !

Soubdain fais biens à ceulx que tu veulx uuyre.
Soubdain tu riz, à ceulx que veulx destruyre:
Et pour ung temps les fais en fleurs produyre:
Puis quaud ilz sont sur la roë de fortunee,
Fais rabaisser plus soubdain que la Luue
Leur bien en mal d'ung langoureux plaisir,
Les caressant, cache le desplaisir
Dedans les plumes de tes aesles dorées.
Vela comment elles sont adorées
D'ung hipochrite, monstrant devant le moude
Une poison eu cruauté profonde.
Vela comment les dames esconduyct,
Après le jeu de l'amoureux deduyct.
Vela comment il vole de ses aesles,
Pour renverser les gentes damoyselles.
Eslisez donc, ou si vous voulez prendre
Le Cupido qui faict les armes rendre:
A Cupido ce dieu d'amour infame.
L'ung a vertu pour faire vivre l'ame.
L'autre a le feu, qui nous reduict en flamme
Sans point mourir vivant tousjours en blasme.
Je vous supply, mes belles damoyselles,
D'autant qu'avez affection et zeles
A mon escript, que vous prestiez une heure
Affin qn'après en voz graces demeure.
Si le merite du sçavoir des sçavantes
Il n'aura paour des barbares et absentes.



DE PAMPHILEON

COMPLAINCTE

• ———

UN jour ayant mes yeulx au Ciel ouvers
En dueil et pleurs commençois ces beaulx vers
Deans la forest de tribulation,
En la vallée de triste affliction.
Hélas, Amour, tu sçais asses que pense,
Tu peulx au mal donner la recompense.
Mon cœur est bien en desolation,
Habandonné de consolation.
Helas ! Amour, le mal qui me martyre
Tousjours le feu de mon regret empire,
Dont vous voyez la secrette fumée
Au fond du cœur de femme obstinée :
Et sur mon corps elle a faict destinée
Qu'il bruleroit la vye non terminée.
N'est ce pas bien grande compassion,
De veoir amy en telle passion ?
N'est ce pas bien à douloureux party ?
D'aymer en lieu là où l'on converty
Le bien en mal, la joye en grief martyre.

—————

Et quand mon cœur veult à amour desdyre,
Allors accueil, et grande affection
Viennent de moy oster la fiction.
Et si l'amy m'a presté quelque signe,
Je voys chanter ma mort, comme le Cigne,
En redoublant la douleur jà passée
En caressant amy tant obstinée.
Vela comment dangereuse fortune
Sa dureté faict plus dure qu'enclume.
Puis il ne fault qu'ung vent de male bouche,
Toute ma joye se reduict en reprouche,
Les grandz mesfaictz sont mis devant mes yeulx,
Et son parler me diffame en tous lieux.
Vela comment amour d'amy comporte
Le sien amy, en lui serrant la porte
De loyauté, sans nulle occasion.
O ! cœur enclin à mon occision
O ! cœur esmeu à persecution,
Pourras tu bien faire permission
A mon escript, de paindre le martyre
De ton amy ? pourra il bien escrire
L'ingratitude de ta desloyauté ?
Non, mais il dira la ferme loyauté
Dout il usa estant à ton service
Sept ans y a, n'est ce pas ung long vice ?
Attendant don de l'amoureux mercy.
Mais me voyant fondre en tel soucy,
Je mis amour dehors de ma pensée.
Puis par les bois comme beste insensée
Je prie Venus d'Acteon devenir,
Et en la proye des chiens de parvenir.
Car son filz plein d'une amère poison
Vient à loyer et faire garnison
Dedans mon cœur par ardente estincelle,
Pour vivre au feu de telle damoyselle.

Pourroys je faire honneur à ce menteur
Qui de mes maux est premier inventeur ?
Il est flatteur, tenteur, et suborneur :
Et des humains veult estre gouverneur.
Ainsi qu'estoye à finir la parolle
Fus plus peneux qu'unng clergeon d'une eschole
Car je le vis cache deans unng buisson,
Là où ouyt ma desolée leçon :
Une clarté en sortoit non pareille,
Ung parler doulx surprenoit mon oreille,
Les yeulx avoit onvers, et bien propices,
Pour aux mortelz user des malefices.
Puis eslevant ses grandes aesles dorées,
Feist du buisson sortyr claires rosées
Pleines de fen et de soefves odeurs,
Là commencay à dire mes doulenrs,
Les grandz regretz, et aussy mes malheurs,
Teinctes en tanne et en noires couleurs,
Et en feignant me donner allegeance
Jà bastissoit dedans sa conscience
A permner moy, pauvre Creature,
En papillon errant en adventure,
Volant en l'air comme une layde beste,
Cherchaut ma vye, et vivre de ma queste.
Et pour sçavoir faire effect de sa muse
Va commencer comme flatteur la ruse,
Pour soy venger de mes detractiōs :
Et puis avec tant doulces attractiōs :
Vat pronuncer en doulx parler, et dire,
Qu'estoit venu pour oster mon martyre.
Si enssiez ven ce petit traistre enfant,
Ung arc avoit en sa main trinmphant,
Le feu clairait, dedans son viril membre :
Qui cœurs attraiet comme la paille l'ambre.
De l'autre main, il tenoit fleurs d'olisves,

Qui m'estoient bien de fortune nuysives,
Et me pria de la liqueur taster,
Ce que je feis pensant le contenter.
Mais tout soubdain en nng lourd Papillon,
Fus transmué, moy, panvre compaignon.
O! homme enclin à faulse destinée,
O! dien d'amour de perverse pensée.
Que tu me faiz de perturbation,
Que tu me rendz en grand confusion,
Puis congnoissant ceste mutation,
De moy n'osoys faire l'ostention.
Il est bien vray qn'an dessus de mes aesles
Portois couleurs de nobles damoysselles.
De blanc et bleu, elles estoient tont painctes,
Dont les couleurs me donnoient vive atteinctes
Du sonvenir, de l'amoureux plaisir
Du temps passé, du langoureux desir,
Que je prenois à sonbstenir querelles,
Pour supporter l'honneur des damoysselles,
Puis me voyant en nne telle forme,
Et que j'estois aux hnmainz si difforme,
Ayant changé l'habit de ma nature,
Et transformé en ceste creature.
Je m'esvolay en anltre region :
Et en volant n'avoys remission
Des beaulx bonnetz de ces petitz garçons.
Ils les jestoient en diverses facons
Pour occire mon pauvre corps en terre.
Vela comment l'on me faisoit la guerre.
Puis quand j'estois dehors de telz snppos,
Sur belles fleurs je prenois mon repos.
Et quand mon corps congneuz asses dispos,
Soubdainement commençay ung campos,
Allant tont droict à Paris la Cité,
Et là, je veys belle université

Pleine de clerks, et d'hommes bien sçavans,
En Sorbonne, Docteurs tres apparens
Qui dispoient d'eloquence profonde.
Pour divertir les Leuthers de ce monde.
De là je vins le palais visiter,
Là où je veis hommes solliciter,
Et leurs grandz sacs estoient en apparence,
Pour au Senat en donner congnoissance.
Les pauvres vesves admenoient leurs enfans.
Gros gentilz hommes et seigneurs triumpfans.
Estoient tous là, attendantz leurs vuidanges,
Et en voyant leurs faces si estranges,
Je m'arrestay sur le plus grand traveau.
Incontinent les yeulx d'un macqnereau,
Vont contempler moy, pauvre Papillon.
Après, après ce dict le compaignon
Qu'il soit happé, à bonnetz et à sacs,
Il me rendit le petit corps si las,
Que fus contrainct par legiere volée
De me sanlver en la chambre dorée,
En me pausant sur nobles fleurs de lys,
Je contemplois du conseil les devys.
Aulcungs estoient des procez rappourteurs,
Aultres estoient pour le droict combateurs,
Avecques loix de profondes sciences
Jectoient en droictz equitables sentences,
O! Roy Francoys, que tu es bien heureux,
Te veoir regner en droictz si plantureux!
O! Chrestien Roy de justice immortelle,
Ta noble vye a tousjours esté telle,
Qu'elle a vescu en vraye prosperité,
Pour meriter une immortalité.
Après avoir congneu telle audiance,
Soubdain me vint dedans la souvenance,
De m'esvoler sur la claire riviere

De Seyne, qu'est fort coustumiere
 A suppourter les fais des gros basteaulx,
 Et tant volay que je vins sur roseaulx
 Me reposer, et là une bergiere
 En commencea au bort de la riviere
 Une chanson si fort melodieuse,
 En voix tant doulce et tant harmonieuse,
 Que j'oublaiy pour lors mon grand martyre,
 Et en chantant elle va ainsi dire :
 Ce n'est assez d'ung parler l'escarmouche,
 Ne d'ung baiser issu d'heureuse bouche;
 Mais le plaisir parfaict en joyssance,
 Donne d'amour si ferme congnoissance,
 Qu'ung coup ou deux, on le prent sur la couche.

Or quand j'ouys ce chant doulx et plaisant,
 Eu memoire me venoit conduysant
 Une douleur deans le cœur amere ;
 Or pleut à Dieu que fusse encore à faire,
 Ou que je n'eusse au monde point esté
 Pour suppourter en hyver et esté
 La sotte amour de tant ingrante amye.
 Lors j'à estant ma douleur assoupye,
 Je voys venir les dames de Paris
 Par grands troppeaulx avec leurs beaulx parys,
 Prenantz souhaitz au fonds de ces batteaulx,
 Qui se baisoient, et jouoyent des coulteaulx,
 Faiguant d'aller en saint pellerinage.
 Puis les suyvant sur roseaulx et passaige,
 Vindrent ancrer en ung gratieulx port,
 Deans les ysles d'amoureux reconfort ;
 A Cupido eurent devotion,
 Et leur permist faire conjunction,
 Pour appaiser les feugz des insensées
 Et augmenter leurs joyes j'à commencées.
 Cela voyant j'estois sur le rivage

Où escontois rossignol au passaige ;
Là j'heus grand paour que par une aventure
Son bec ne vint de moy prendre pasture ;
Je me cachay au fond d'ung fort buisson,
En attendant que sa douce leçon,
Fust à plaisir du tout determynée.
Quand il heust pris aultre part sa vollée,
Et moy soubdain par petite vallée
Gaignay Paris, la Cité tant aymée.
Premierement, au dessus d'une tour
Nostre Dame je fus ung demy jour
A esconter crier : Qui veult du laict ?
Cotteretz, garde le heur ; caichelaict ;
Febves de maretz. A ma belle porée.
Mon beau percy. A ma belle ramée.
Velà comment je prenois mon deduyt
Dedans Paris, sans avoir saufconduit.
Puis mes beaulx yeulx regarderent ung jardin,
Là où estoit ung mignon peregrin,
Qui divisoit d'ung parler gratieux
Ayant tarnys totalement les yeulx
De tristesse, en contemplant les lieux,
Pour appaiser ses tormens odieux.
Puis commencea, pour son contentement,
Rendre souspirs asses couvertement:
Helas ! ma seur, tousjours le grant martyre
De tant aymer vient en feu me reduyre:
Et si l'amour vient vers nous se conduyre,
J'ai paour qu'au faict ne me vouliez desdire.
Est-il possible celle qui me contente
Ma vie termine par foy si foyble et lente.
En grands ruisseaulx de larmes et complainctes
Bien vivement leurs âmes estoient atteinctes.
Je voyois bien que la tentation
Approchoit fort de la conjunction.

Après qu'il heut achevé son propos,
Tost le pria venir faire repos,
Pour à son mal oster les grands excès,
Et que monsieur soubstenoit ung procès,
En la forest du chasteau de Vincenne,
Tous deux s'en vont pour appaiser leur peine,
Et là soubdain, pour veoir ce bastillon,
Dcans la Chambre j'entray, moy Papillon.
Je la trouvay de tapys bien parée,
Le liet couvert de couverte dorée ;
Du premier sault ilz feirent l'escarmouche
Dcans les blancs draps de ceste belle couche,
Et en faisant tant soubdaines approches,
Les doulx baisers imprimoient en leurs bouches.
Moy, Papillon, sus la tapisserie,
J'escoutoys bien d'amour la batterye ;
Tantost après la table fut couverte
De divers meitz, et d'une joye ouverte
Fut bien traicté ce souldart tant mignon ;
En divisant, tranchoit du Compaignon.
Après soupper l'on appourta chandelles,
La belle là luisoit comme estincelles.
Je contemplois les Papillons de nuict
A la flamme qui prenoient leurs desduictz,
A se jouer au feu de ses chandelles,
Et feirent tant qu'ilz brulrent leurs aesles.
Ainsi qu'alloys avec eulx volleter,
Je congneuz bien que serois mal traicté,
Voyant le feu, là où se venoient prendre
Leurs pauvres corps se reduysoient en cendre.
Et tout subit voulus prendre la voye,
Au lieu là où departy je m'estoye.
Mais la venë de la belle et ses yeulx,
Feirent de moy faire queste en tous lieux :
Après, après, qu'on ayt ce Papillon.

Jà m'apprestoient ung petit bastillon,
Et par nng trou au grenier m'allay rendre,
Où le repos je deliberoys prendre.
Mais de gros ratz menoient si grand dednyct,
Que n'euz repoz par tonte ceste nuyct.
Je pensois lors qu'ilz fussent batteleurs,
Où qn'a baller fussent de beaulx balleurs.
Et là je fus en ung tres grand dangié,
D'estre des ratz dévoré et mengé.
Mais fortune, par sort de l'aventure,
Ne permist point d'estre anx ratz la pasture.
Puis quand je veis de Phœbus la lumyere,
Je m'esvolay dehors de la tanyere,
Et an jardin je revins faire pauses,
Où les amys avoyent finé leurs causes.
De belles roses, et de menue pensée,
Fut ma nature du tout resatiée.
Ainsi qu'estois à faire la pastnre,
Je voys venir de soubdainne aventure
La chambryere qui venoit anx esbas
Avec amy pour prendre son solas.
Bien advisay à mes aesles me prendre,
Et par barreaux soubdain je m'allay rendre
An cabinet d'ung homme mal'heureux :
Là où je veis par troppeaux plantureux
De beaulx escuz, en tres-grande abundance.
Helas ! mon Dien, que n'ay-je la puissance,
Et ces escus avoir en joyssance ;
A gens de bien j'en feroys congnoissance.
Ilz sont en main, qui n'ose rien despendre,
Ilz sont à ung qui n'en auseroit prendre :
Mais quelque jour ses prodignes heritiers
Les despendront par centz, et par milliers.
Ainsi qu'estois à faire ma complaincte,
Velà le filz qui vint faire une atteincte,

Tenant baston doré de tres-fin gluz,
Dont bien soubdain il pinçoit ces escuz.
Et ayant paour, j'entray en la maison,
Là où je veis le seigneur sans raison
Estre malade, et vivement atteint :
Et tant estoit avare et si contrainet,
Qu'il n'osoit pas à sa vye satisfaire,
Et là je vys par la mort le desfaire.
Velà comment la mort le vint surprendre ;
Les heritiers vindrent les escuz prendre.
Devant qu'il fust du corps faict sepulture,
Jà de ses biens avoient faict ouverture,
En une joye de grandes accollées.
En esperant de faire armes dorées,
Et que chevaulx de legiere justesse
N'oblieroient point à conquerir maistresse,
Tandiz qu'estoient en joye tant honorée,
Le feu s'en va prendre en la cheminée.
Moy, Papillon, conquis une fenestre,
Et de plain sault je regaigne le festre
De la maison : où cheust une estineelle
Qui me brusla le bout de la droicte aesle.
Je pensois lors n'avoir remission,
Et que mon corps ne prinst occision.
Mais fortune, qui me sauva la vie,
M'alla tont droiet rendre en une abbaye :
Là où je vys de faces cramoycies,
Rouges prieurs, moyennes d'heureuses vies,
Nez d'escarlata, truffetez à plaisir,
Dessus le conte bnvantz tont à loisir :
Les corps avoient si sales et si gras,
Qu'a cheminer ilz en estoient tous las.
Par ce couvent, en prenant mes delietz,
Je contemplois leurs propos et devys.
Il est bien vray que j'eusse voulu estre

De l'abbaye le prieur, ou le maistre,
Par tel moyen que fusse contourné
De Papillon en abbé retourné :
Car leurs vies sont plus que trop heureuses,
De ceulx qui ont saintes flammes amoreuses,
Pour observer sainte religion,
Et de servir telle fondation.
Il est bien vray que vys quelque murmure,
Et siournys fussent estez d'armure,
J'ensse doubte que ce gentil couvent
N'eust à donner son cervcau à l'esvent ;
Mais à la fin leurs contentz et debatz
Furent tonrnez en gracieux solas.
Leans estoit ung fratre d'excellence,
Qui fut troys fois dehors de l'alliance
De compaignons de ce gentil couvent.
Puis le voyant qu'il alloit si souvent
Hors du convent d'icelle abbaye,
Là me survint une grande envye
Faire sur luy une secrette pause,
Et hardiment (pour entendre la cause)
Je m'esvolay soubz l'une de ses manches.
En s'en allant le jour du saint dymenche
Disner en ville, après la sainte messe,
Il rencontra une dame de promesse,
Qui commença luy dire et commander
De s'en venir en sa maison disuer.
Sans faulte je n'y sçauois bien aller ;
Car il me fanlt ailleurs aller parler.
Ainsi qu'ilz disutoient ceste devise,
Velà la chambryere qu'avise
Le prieur et aussi sa maistresse
Qui venoient d'une grande vistesse.
Là ung trompette estoit avec elle
Qui du plaisir sollicitoit la belle.

Helas ! amy, gaignez la cheminée
Et vous caichez, ou je suis diffamée ;
C'est ma dame que à venir s'avance,
Frere Thomas l'accompaigne en presence.
Lors le rideaul abbaissé et tyré,
Le trompette fut soubdain retyré.
Frere Thomas entra deans la chambre,
Ayant les yeulx attrayantz comme l'ambre,
Puis la table honnestement parée
Fut de beaulx meictz richement decorée.
Je m'estois jà serré an coing du lict,
Pour contempler leur bien heureux delict.
Puis quand la nappe fut du tout eslevée
Et la servante s'en estoit allée,
Feirent de près plusieurs attouchementz,
Humbles baisers, aussy approchementz
En s'inclinant tellement sur le lict,
Pour prendre en joye tant amoureux delict.
Se conjoingnantz en gratieulx assantz,
De leurs beaulx corps faisoient legiers sursaultz.
Les ays du lict rendoient tristes complainctes
En soubstenant des plaisirs les atteinctes.
Le trompette qui s'estoit là caiché,
Legierement à sa trompe embouché
En trompettant tara, tantara, trelara,
Tare, tantare, après qui l'aura :
Oneques ne fut dame si estonnée,
Quand elle veyt qu'elle estoit diffamée.
O ! trompette, mon amy gracieux,
A mon honneur ne soyez envieulx ;
Je vous supply le me vouloir garder :
Et à plaisir pouvez me demander
Ce que viendra en vostre congnoissance.
Bien, ma dame, je veulx la joyssance,
Et la chambryere traicter à plaisance,

En luy rendant parfaicte obedience
La venir veoir dedans vostre maison,
Quand je vouldray en prendre la saison.
Velà comment fut donnée la sentence
Tous quatre estans en mesme joyssance :
Le frere raze ne fut plus estonné,
Car le trompette luy avoit pardonné.
Ainsi qu'estoient à diviser ensemble,
Moy, Papillon, je regarde et contemple
Que les espritz qui sont au mortel monde,
Sont plus soubtilz en malice profonde
Qu'ilz n'ont estez du temps des trespasés :
Et que les biens qui sont desjà passés,
Sont en obly d'ingrate souvenance.
Velà comment l'on endure souffrance.
Puis de mes aesles d'une legiereté,
Moy, Papillon, commence à volleté,
Congnoissant que ma petite nature
N'avoit pas encore pris sa pasture.
Je m'esvollay dehors de la maison,
Puis tout soubdain me vint une raison :
Pour departyr de ceste grand cité,
Car mon desir m'avoit jà incité
De m'envoller au pays d'Italie,
Et là soubdain tout seul sans compaignie,
Je me vins rendre au pays de Piedmontz.
Là je vous laisse à penser si les miontz
Ont faict lasser moy, pauvre Papillon,
Et les azardz, et assis bastillon,
Qu'ay enduré de ces patrons marranes :
Oncques crapeaulx ny aussy laides ranes
Ne volterent oncques avec leurs partys
Comme ces ladres et maraultz assottis.
Ilz vous gectent du cœur la souspirade,
Et puis après la volte, la gambade

Comme ung taureaul qui est dedans ung prez,
Quand il est bien echauffé, et auprès
De quelques faulses vedelles galleuses,
Pour adorer ces dames tant fâcheuses.
Premierement, je prenois mon plaisir
A contempler leurs propos à loisir :
De quel sort, ilz font amour aux femmes ;
Jamais ne veis amour aux espames,
Sinon qu'au lieu de là où je racompte.
Mais sur ce point, je vous veulx faire ung compte
D'ung gentilhomme qui estoit millannois,
Qui ne cessoit faire amoureux exploix
A poursuyvir une gente pucelle,
Laquelle estoit fille d'une donzelle,
Qu'estoit l'une des riches d'Italie.
Conclud avoit avecque ceste amye,
Qu'il s'en viendroit à hurter à la porte,
Et qu'en effaict il ouvreroit en sorte,
Que nul vivant ne s'en donneroit garde.
Et sur ce point il s'en vient et hazarde
Pour achever l'exploict de sa promesse.
Là tout soubdain inventa la finesse
La plus caulte que l'on sçauroit penser :
Car il falloit par la chambre passer
Où le pere et la mere couchoient :
Il onyoit bien que tous deux ilz ronfloient.
Si va lier ung dogue, et prendre,
Et puis à quatre piedz se vient rendre
Près de ce dogue, droict à costiere,
Tous deux entrent en ceste maniere.
Mais le pere n'en fait aultre semblant,
Pensant que fust son chien nommé Toublant.
Or, sur ce point, pour vous donner entendre,
Ung mal de teste estoit venu surprendre
La mere de ceste gente pucelle,

Dont il advint qu'il fallust qu'avec elle
La fille s'en vint son repos prendre.
Le gentilhomme, sans plus attendre
Poursuyt avec le chien son emprise.
Quand il fnt là, il se met en chemise,
Pensant jouyr du jeu et du desduict,
Pour assoupyr son torment et ennuyct :
Mais fortune, qui est tousjours contraire,
Vient bien souvent l'entreprinse desfaire
De ceulx qni sont aux tormentz amoneux,
Rend leurs soubhaictz d'alarmes doloieux.
Ung cicoigneau de legiere volée
S'estoit posé dessus la cheminée,
Ung gros serpent avoit laissé tomber,
Qui les aymentz tous denx feic pcrtnrber.
Tout droict au lict il s'estoit allé rendre,
Où le desdnyt ilz deliberoient prendre :
Puis le mignon, s'en vint ant lit coucher,
Pensant s'amyé doucement approucher.
Mais le membre, qu'estoit sur luy plus tendre,
Le faulx serpent tout bendé le vint prendre,
La rouge teste tellement luy espraint,
Qu'a s'ecrier (hucr) il fut contrainct :
Et le serpent en feit telle conqnesto ,
Que deans ses dens il empourta la teste.
Le gentilhomme subit s'en va lancer
Par la fenestre, et après va dancer
Sur le pavé de sa gente pietaille :
Velà comment il perdit la bataille.
Deans sa maison il s'alla tout droict rendre,
Où par regret la mort le vint surprendre.
Après avoir reçu ceste nouvelle,
Soubdain monrut la noble damoyselle.

O ! cas fortuit, de veoir ainsi esteindre
Par une mort deux amantz sans se faindre.

O ! mort cruelle, et plus que inconstante,
Puis que d'amour jamais tu n'es contente,
Si j'eusse peu avoir les yeulx ouvers,
On les eust vus de larmes et pleurs couvers.
Mon âme prist telle compassion,
Qu'à regarder ceste affliction,
Il n'estoit plus en moy n'en ma puissance
De veoir perir tant douce joyssance.
Tons deux ensemble, en belles sepultures,
Furent posées les belles creatures.
Puis cela faict par petites journées,
Mon corps feit tant à legieres vollées,
Qu'il transpassa maintes belles campagnes,
Dont les vignes aux arbres sont compaignes :
Et les raisins au-dessus apparens,
Et au-dessoubz les bledz tous meurs et blancs.
Dame Ceres leur rend en abundance
Beaucoup de biens, en grande joyssance,
Et les vcrdz prez de ruisseaulx se coronnent,
Dont les circnitz des claires eaulx environnent.
Dame Flora et ses petites fieurs,
Teinctes de blanc et de jaune couleurs.
Ayant passé tant bien heurée contrée,
Tout droict à Rome voulus faire l'entrée,
Non pas entrée comme les Papes font,
Car je n'avois ni chasteaul ny treffond,
Pour me loger et mon soubhaict me mettre ;
Mais Dieu qui est mon seigneur et mon maistre
Ne me laissa despourveu de maison.
Estant posé dessus ung vert bnysson,
Je contemplois le chastel de Saint-Ange :
Et là je veis le visaige d'ung Ange,
Une beaulté aux humains trop profonde,
Digne sur tous d'estre immortelle au monde.
C'est ceste chaste madame Ludovicque,

Et en voyant son regard tant pudique
Estincellant comme deux clers rayons,
Il me sembloit que c'estoient gros canons
Qui me venoient le pauvre cœur surprendre,
Et là quasi je pensay l'âme rendre :
Car Cupido gecta telle estincelle,
Que fus navré de ceste damoiselle.
O ! noble Pape, que tu es bien heureux,
D'avoir à niepce ce cœur tant vertueux.
Que dis-je, cœur, cœur chaste et pudique,
En gestes doux, et de face angelique.
Puis tout soudain mes aesles j'esbranlay,
Droict au chastel reposer je m'allay.
Ià sus nng lict, de grand amour et zele,
Prins mon repos auprès la damoyselle.
Il est bien vray si masle fusse esté,
Que aultrement je me fusse traicté;
Par tel moyen qu'on m'eusse laissé faire,
Et qu'ung refus ne fust esté contraire.
Premierement, après soupper j'advise
Qu'on racontoit belle hystoire et devise,
Pour resfreschir les amoureuses flammes
Qui vont brusler les cœurs des nobles femmes.
Ainsi qu'estoient à tenir ces propos,
Trois bien masquez gallantz et fort dispos
Viennent baller une douce moresque ;
Trois donzelles auprès à la Tudesque
Accompaignoient leurs gracieulx partys :
Puis quand ilz furent de ce bal mespartys,
Là nng grand diable qui estoit avec eulx,
Et Cupido, ce mignon tant heureux,
Commencerent ung aultre bal ensemble,
Et Cupido d'une dextre qui tremble
Touchoit souvent en la main de ce dyable.
Ce dyable aussy luy faisoit le semblable,

Tant que tous deux furent de doux accord,
A deslaiser leur antique discord.
Et en monstrant en paix ceste caresse,
Vont asseurer le point de leur promesse,
Premierement qu'il vouloit que les âmes
Qu'estoient touchées des saycttes et flammes
De Cupido, seroient à ce grand dyable :
Mais que les corps resteroient au semblable
A Cupido, pour à discretion
Les tormenter de triste affliction,
Doubler leurs maux en languissant martyre,
Pour ung plaisir mille douleurs produyre.
Et tant ont faict que les amours du monde
Seront au feu de tristesse profonde.
Velà comment la paix fut composée
Au feu d'amour d'infenalle pensée.
Et en sortant dehors de la maison,
Vont espancher noirs rouleaux à foison;
Le dieu d'amour y estoit en peinture;
A l'autre bout, le dyable en sa figure,
Et au millieu, ung martyr amoureux,
Qui à ces deux parloit bien douloureux.
Puis que Amour mercy de moy ne prent,
Comme obstiné à ce dyable me rend.
Moy Papyllon, je contemple et advise
De ce rouleau ceste triste devise :
Adonc Amour me va faire complaindre
Et cœur et corps bien vivement atteindre.
Helas ! mon Dieu, sera-il bien possible
A delaisser la fortune incredible,
Que j'ay souffert par femme obtinée ?
Est-il possible lascher de ma pensée
Les grandz travaux et dangcreuses peignes
Que jay soufferts par femmes incertainnes ?
Or Papyllon ayme qui la voudra,

Car cest amour desnuer ne pourra ;
Tant que la vye par mort soit separée,
Mon amytie n'en sera termynée.
Velà comment Papyllon en complainctes,
Dn fen d'amour endureit maintz atteinctes.
Tonte la nuyct je fus en ce mal'heur,
Que ne pouvois assonpyr ma douleur.
Il est bien vray qn'avois pris grandz delis
A contempler ces damoyselles aux lictz,
Ces blanches cuysses, ces corps tant bien poliz,
Ces cheveulx jaunles, et visaiges joliz,
Qui tant banderent mon petit instrument,
Que ceste nuyct je fus en tel torment,
Que mon torment, et anssy mon ennuyt
Feirent mes manlx contourner en desduyt.
Puis quand Phœbus commença faire luyre
L'aulbe du jour, et qu'il vonloit condnyre
Son chairiot par l'universel monde,
Adonc les coqs en melodyc profonde
Vont esveiller les amours de Venns,
Affin qu'ilz soient aux marys incogneuz.
Puis je m'en vois estendre mes blanches aesles,
Prenant congié des gentes damoyselles.
Jà commençoit la Sanctite Papale
Tenir le droict de sa justice esgale,
En la Cité à la mode romaine.
Il est bien vray que par une sepmaine,
Je ne voyois que plombz et grand dispense,
Pour traficqner à belle recompense
Ces benefices venant du Crucifix,
A permuter, à dater en temps prefix :
Et puis après les ducatz hors la bourse,
Tons leurs mesfaictz estoient mis en escorse.
L'ung composoit pour dispenser à deux,
L'autre à trois, à quatre convoiteux

Pour obtenir devant qu'ilz soient au monde
Benefices de richesse profonde.
Et puis après les beaulz petitz pardons
Estoient absoulz par la Croix en purs dons,
J'entendz la Croix où le sauveur du monde
Fut mis à mort en passion profonde.
Laissez donc là celle qui vous tourmente
Dont l'avare jamais ne se contente,
Et choisissez la Croix du Crucifix
Pour y estre de cœur et foy transfix,
Car c'est la Croix qui donne saufconduyct,
Pour effacer vos pechez et annuict ;
C'est donc la Croix qui a reachepté l'homme
Pour assouppir le peché de la pomme.
Après avoir rendu obeissance
A tant chrestienne et noble assistance,
Je m'esvolay par la Cité romaine ;
Tout à loysir mon desir se pourmaine
A contempler les gratieulx regards
Que ces Romains, par trop subtilz hazars,
Vont delivrer de leurs amoureux zeles
Dedans les cœurs des nobles damoiselles.
De cent couleurs ces Romains douloureux
Changent le jour en tormentz odieux :
Mille cautelles la nuict sont inventées
Pour aller veoir leurs dames tant aymées :
Et puis après les beaulx petitz boucquons
Secrettement aux potz et aux flascons,
En ces banquetz de premieres entrées
Sont aux amys du tout attermynées :
Et tant en font que leurs secrettes amours
Vont assouppir par les marys leurs cours.
Et sur ce point, pour sçavoir leurs malices,
De pardonner jamais les malefices
Ilz ne voudroient pour tous les biens du monde ;

Sur beau semblant en trahison profonde
Ilz vous payeront ; mais sçavez-vous comment ?
Tant que de vous ilz se tiendront contentz ;
Et mesmement la nation françoise
Par jallousye seme subite noise,
Dedans les cœurs de ces Italiens :
Velà comment Amour, par ses liens,
Conduyt à mort les pauvres amoureux,
Après les jeuz d'amour tant gracieux ;
Mais rien ce n'est, si Amour ne se hazarde
A conquister ce que Fortune garde
Pour les peynes des martyrs amoureux,
En attendant ung malheur douloureux,
Ou ung espoir meslé de joyssance,
Ou ung vouloir, garny d'une esperance.
Or, Fortune, fais donc ce que voudras,
Car Cupido deffaire ne pourras ;
Il a son feu et poygnantes sayettes,
Dont les pensées des amantz rend subjectes
A encliner, par ses chaudes estincelles,
A l'amytié de ces belles pucelles.
En debattant par moy telle querelle,
Je contemplois une orde mequinelle
Qui divisoit avec ung gentilhomme,
En luy disant qu'il n'y avoit à Romme
De si belle et gente damoyselle,
Que d'ung marquis, dont le nom je vous celle,
De monseigneur si voulez y entendre ;
Tous deux ensemble je vous feray prendre,
Si vous pouvez aller à ung tournay
Qu'à son pere composer je feray.
De la dame je suis esté nourrice
Sans avoir faict sinon ung malcfice,
Je vous dis (ung benefice) de corps,
A troyz amys, qui sont de bons accords,

A brimbaler moy, petite viellette,
Pour mainctenir ma cocquille bien nette.
Or ma mere, si cela pouvez faire,
Jamais l'amour ne s'en pourra deffaïre;
Je vous feray un tres-riche present,
Dont à jamais de moy serez content.
Sçaichez monsieur, que sçauray sa pensée;
Mais que je sois nug petit reposée
Anprès du cœur de ceste damoyselle,
Et me dira sa doulenr et querelle
Qu'elle endnre en mal'heueux torment;
Mais si je puis, je la rendray content,
Tant qu'avec vous son extreme beaulté,
Fera honneur à vostre loyauté:
Et pnys elle m'a dict qn'en la France
Feroit encores sa demourance,
Et qn'nn François, an sort de l'aventure,
Seroit du corps sa noble converture.
A Dien douc, mounseigneur, je vous commande,
Jusques à ce que nouvelles vous mande,
Et s'il vous plaist me donnerez nng paige,
Qui vous rendra asseuré du messaige.
Trois jours après le paige s'en revient,
En luy disant que sortir lui convient
Hors la Cité pour veoir la compaignie,
Qui an tournay vonloit gaigner s'ameye.
Adouc casacques et grands caparassons,
Coursiers de Naples et beanlx chevaulx frisons
Se gallopoient en nue verte campagne.
Le gentilhomme, sur ung genest d'Hespaigne,
Vient abourder la belle compaignye;
Mais elle estoit grandement esbaye
A veoir Francois conquerir lenr amye,
Dont en sortit ung peu de jallousye.
Il est bien vray qu'il voyoit bien la belle

Qui jà avoit affection et zele
De contempler sa cotte cramoyisie,
Toute chargée d'yeulx et langues polie,
Et puis après regarde et avise
En sa cotte une estrange divise.

Disoit la lettre :

Les yeulx sont envieux,
Les langues feront mieulx.

Et à le veoir ung Hector de Troye
Il ressembloit, quand il alloit en proye
Dessus les Grecs faire quelques conquestes :
Ou d'Achilles les terribles tempestes :
Ou ung Jason ayant l'art de Medée,
Quand il conquist la toison bien dorée.

Premierement les bandes separées
Furent en deux bonnement esgallées,
Car le comte de la Mirandula
En sa cotte point ne dissimula,
Là où monstroït plusieurs fois evidentes,
Entre deux mains brulantz de flammes ardentes.
En sa cotte de velours violetz
Estoient assis maintes riches billectz.

Disoit la lettre :

Pour maintenir la foy ;
Amour se brusle en moy.

Or affin que soubdain je vous racompte
Plusieurs barons estoient avec ce comte.
D'autre costé Ascane de Coulogne
N'estoit tardif de se mettre en besongne.
Sa cotte estoit d'ung velours bleu bien fin,
Et chargée de blanches pennes sans fin.

Disoit la lettre :

Sans fin j'ay la peyne :
De joye incertaine.

Plusieurs barons suyvoient la compaignie
Pour conquerre une si noble amye.
Ung aultre estoit ayant sa cotte verte
De noirs compas rompuz toute converte.

Disoit la lettre :

Sans reigle et sans compas,
Amour a faict ses pas.

Or affin que face brief le compte,
Aultres y estoient dont point ne vous racompte ;
En premier sault comte Mirandula
De son cheval à terre accula ;
Car le Francoys luy donna telle atteincte,
Que de briser sa lance fut contraincte.
Velà comment la premiere victoire
Fut imprimée en la doulce memoire,
Aussi au cœur de sa loyalle amye,
En esperant d'estre de luy servye.
De l'aultre part, Ascane de Coulogne,
Quand il congneust du François la besongne,
Baissa la lance, pensant gaigner les armes ;
Mais le François luy livra tant d'allarmes,
Qu'il fut contrainct d'aller baiser la terre.
Velà comment il les alloit conquerre,
Et tant a faict que du Chevalier vert,
Son brave corps sortit au desconvert
Hors des arsons de sa profonde selle,
Devant les yeulx de ceste Damoyse.
Puis quand il eust abattu par troppeaulx

Italiens, comme dangereux veaulx,
Il s'absenta dehors la compaignye,
Et puis sonbdain, d'une course jolye,
Il retourna à Rome la Cité ;
Car son esprit l'avoit jà incité
De n'impartyr aulcune congnoissance
De son amour et nouvelle alliance,
Combien qu'après son sonbdain departy,
Le pere fut du combat adverty,
Et qu'il avoit parfaict telle conqnete,
Que les vaincnz abattoit comme beste.
Finablement, il emporta le prix
Des vertueux et valoureux espristz.
Puis quand il fut à Rome de retour,
Il n'attendoit que de la vielle nng tour,
Affin qu'il fust amplement adverty
De son amour et gratieulx party.
En attendant les angoisses et complainctes
Estoient par larmes en son cœnr si empreintes,
Qu'il n'estoit pas à son voulloir possible
Vaincre le feu d'amour tant incredible.
Ainsi qu'estoit à prendre son repos,
De plusieurs songes et de divers propos
Estoient atteinctz son âme et sa vie,
De la beaulté de sa tant noble amye ;
Mais à la fin la vielle, d'ung messaige,
Le mist dehors d'ung langoureux passaige.
Après avoir la salntation,
Et luy donner la consolation :
Par ma dame, vostre tres-bonne amye,
Comme à celui qui l'avez bien servye,
Ces motz d'escript secrettement envoie,
Affin qu'en brief vous la mettiez en voye
Au Royaulme des nobles fleurs de lys,
Pour accomplir ses vœnx et ses deliz.

Disoit la lettre :

Si vous estiez au profond de mon cœur,
 Vous sentiriez l'evidente chaleur
 Du feu ardent qui me brusle en esmoy
 Que j'ay de vous, pour estre avec moy.
 Je vous supply, pour appaiser mes maux,
 Faire assommer mes languissantz travaulx ;
 Ce que voulez, je le veulx au semblable :
 Trop plus que moins vous estes raisonnable :
 Qui à mon cœur reserve une estincelle
 Pour allumer le vostre de par celle
 Qui desire demeurer vostre amye,
 Et à vous seul, à aymer ne desnye.

Si heussiez veu ce pauvre gentilhomme,
 Il ne sçavoit s'en la Cité de Romme
 Estoit encores enfermé son esprit ;
 Car la vieille et ce petit escript
 Le transporterent dehors de ses raisons :
 Et tellement Amour et ses poisons
 L'avoient atteinct, qu'il ne restoit que l'âme
 A departyr pour une telle flamme.
 Puis quand il fust evadé de l'espame,
 Encommencea à parler à la femme,
 Avec souspirs, d'une estrange façon,
 Va prononcer ceste douce leçon :
 Helas ! amye, tous les tresors de France
 Ne souffiroient vous faire recompense ;
 Mais j'espere de rendre vostre attente
 Des beaulx presentz, et riches dons contente ;
 En attendant, ces centz nobles vous donne ;
 Mes biens et moy du tout vous abandonne,
 Et à ma mye donnerez ceste chayne

Faicte d'espere, et d'attente certaine,
Et sur icelle est escript d'email noir.

Disoit la lettre :

En attente espoir de former son vouloir.

Ce n'est pas tout le point de ce message,
Car il fault bien que l'on se monstre saige,
A diviser avecques ma maistresse,
Et en secret lui dirai la finesse
Que j'ay fourgée pour la mener en France,
Pour delivrer son desir et souffrance :
Demain au soir d'une ruse et cautelle,
Lairay aller la mygnone pucelle,
Et vous aurez auprès de vous mon homme
Qui s'en viendra avec elle à Romme,
Et je vous dictz plus finement encore,
La noircirez comme ung petit Maure,
S'en viendra droict au logis me trouver,
En vray laquet la veulx faire prouver.
Ses chevelx noirs vous luy ferez touser,
Et à beaulx fers vous luy ferez friser ;
Tous les humains ne la pourront congnoistre.
Son noir habit fera bien apparoistre
Que ce n'est point visaige d'une femme.
Pour delivrer aux mortels une flamme,
Ses petitz yeulx gecteront estincelle
Soubz noir habit de ferme damoyselle.
Le blanc sera caiché dessoubz le noir,
De ferme foy pour monstrier le vouloir
Qu'elle a secret soubz evidente flamme,
Pour resjouyr la santé de mon âme.
Ainsi qu'il eust achevé la parolle,

La vieille dist, pour achever son rolle :
Envoyez luy responce à son escript,
Affin qu'elle ayt plus ferme son esprit,
Et qu'à mes dictz elle donne credence
Soubz bon vouloir de parfaicte audience :
Et quaud il eust sa lettre despechée,
Elle s'en va comme bien empeschée
Prendre congié de ce bon gentilhomme,
Puis tout soubdain s'en va sortyr de Romme,
Et tant a faict avecques le vallet,
Que à l'amyé delivra le billect.

Disoit la lettre :

Si deans le feu vostre âme est atteiucte
Et qu'en mon cœur la flamme est empreiucte,
Pour vous oster du languissant martyre,
Il vous plaira ne vonloir escouduyre
Le messagier qui vous reudra contente
Du doulx desir de vostre longue attente,
En bon espoir nous mettra hors d'absence
De l'Italie, et de vostre alliance,
De reserver nne aultre estincelle,
Vous sçavez bien que mon cœur point ne celle
De demeurer vostre humble serviteur
A maintenir vostre bien et honneur.

Après qu'elle eust an long leu cest escript,
Vous eussiez dict qu'Amour avoit inscript
Dedaus le cœur de ceste damoyse,
De n'oblier d'accomplir la cantelle ;
Car tant avoit changé la contenance,
Qu'elle n'avoit certaiue souvenance
A demander le reste des nouvelles,
Tant à l'escript avoit fiché ses zeles ;

Et n'estoit lors possible en sa puissance
Rendre à la vielle asseurée audience.
Mais la vielle en doux parler va dire :
Si vous pensiez au languissant martyre
Que vostre amy a pour vous bien conduyre,
Et les travailz qu'il a pour vous reduyre
A son plaisir au Royaulme françois :
Il n'est possible dire les exploitz
Qu'il a treuvés, de subtile cautelle,
Pour emmener la jeusne damoyselle.
Et sur ce point humblement vous supplie
Qu'aulture que nous point n'en soit advertye ;
Car vous sçavez que de son secret dire
Donne souvent un mal'heureux martyre :
Quand l'on le dict à mauvaïse partye
La joye en deuïl, rend souvent convertye.
Or pour vous advertyr ma Damoyselle
Du fond de son entreprise nouvelle,
C'est que demain à l'heure de mynuict,
Vous sortirez sans petit saufconduyt,
Hors la maison du marquis vostre pere :
Car le valet de vostre tres-bon frere
A des habitz pour vous vestir en Maure :
Et si vous dictz d'avantaige encore
Qu'il vous rendra aux maius de vostre amy,
Pour prendre en joye le bien heuré deslyz.
Et cependant devant me saulveray,
Avant que vous la France gaigneray.

Ainsi que fut conclud la finesse,
Ainsi fut faicte la certaine promesse.
A la mynuict, vers le valet se treuve,
Et son blanc corps du tout elle descouvre,
Puis en noir Maure elle fut transmuée,
Dessus la jambe la bottyne serrée :

Et le hault faict à petit passement;
Bounet en teste assis profondement,
Et en l'oreille, la bague bien dorée :
Velà comment elle fut accoultrée,
Et puis après feirent taut par journée,
Que deaus Rome elle feit son entrée.
Oucques Jacquet ne conrut d'ung tel zelle
Comme faisoit la gente damoysselle :
Droict au logis elle vint abourder,
Où son amy luy avoit commander
De s'en venir faire son accointance,
Pour accomplir le veu de joyssance.
Monsieur faignoit que c'estoit ung laquet
Qn'il luy avoit appourté ung pacquet,
Pour s'en aller à grande diligence
Au Royaulme des nobles fleurs de France.
Le leudemain, par montaignes et par vaulx,
L'ou ne voyoit que desloger chevaulx :
Car le pere estoit si fort marry,
Que luy-mesme se prenoit à coury,
Pour leur ayder à faire ceste queste :
Pas ung d'iceulx n'en fait point de conquete.
Par quinze jours, les courriers et les postes
Furent chercher divers logis et hostes :
Mais à la fin ilz perdirent leurs peynnes,
Car ilz n'oyent que nouvelles incertainnes. .
Je vous laisse dedans vos cœurs acroyre,
Si le Marquis, palle comme ung yvoire,
Heust là tenu la demoysselle gente,
Si en fille il l'eust rendue contente.
Quand les explanades furent perfaictes,
Et les courses furent du tout deffaictes,
Le gentilhomme print ung certain jour
Pour desloger et faire son retour
En la France, pour conduyre s'amy.

Il print congié de la gaye compaignye
Qui le venoit à Rome visiter :
Et puis après, dehors de la Cité,
En Maure alloit de legiere vitesse.
Devant chevaulx, la petite maistresse,
Prez son frere deslogeoit comme ung vent,
Mais ce n'estoit sans regarder souvent
Son bon accueil, et ses yeulx amoureux;
Puis quand ilz furent à deux ou trois lieues,
Ilz commencearent à parler ensemble :
Helas ! amy, le pauvre cœur me tremble,
J'ay si grand paour qu'on n'ayt la congnoissance
Que dans mon faict n'auray nulle fiance,
Que je n'aye faict la premiere journée.
Inccontinent si prist une hacquenée
Qu'un sien lacquet avoit pour elle en garde :
Sus la selle à saulter si s'hazarde.
Moy Papillon, je les allay conduyre
Pour veoir si aucuns leur vouldroit point nuyre.
Oucques Daphné en laurier commuée,
Ne fut du luyant Phœbus tant aymée,
Ny Seringue, quand elle print la fuytte,
Ne craignoit pas tant du dieu Pan la suytte,
Quand elle fut en canne trausmuée,
Comme faisoit la pucelle esgarée.
Et puis après en gaignant la campagne,
Je les laissay au pied d'une montaigne.
Après avoir laissé le gentilhomme,
Je retournay en la Cité de Romme :
Il est bien vray que depuys ouys dire,
Que morte estoit la dame en martyre,
Et que l'amy l'avoit dedaus ung boys
Faict reposer; luy de legier exploitz
Avait suyvy une grande beste rousse,
Et en pensant delivrer la secousse

De l'acquebute pour occire la beste,
Sa douce amye fut pinsée par la teste.
D'ung seul boulet l'amour fut termynée
De celui seul qui l'avoit tant aymée.
Jamais Procris ne pardonna si fort
A Cephalus quand la blessa à mort,
Comme luy fait la noble damoysele,
Quand fut touchée de ceste playe mortelle.
Et là Amour, par faulce occision,
Feit terminer la joye en passion.
Bientost après on rappourta à Romme,
Que mort estoit le pauvre gentilhomme.
Velà comment fortune donne atteintes
Dont les amours sont à la fin exteintes,
Et bien souvent comme du soleil bruines
Sont abattues en piteuses ruines.
Après que j'euz congneu divers allarmes,
Et que fortune faisoit rendre les armes
A Cupido et à tous ses souldars,
Je departys en dangereux hazars
De Romme, car on y mouroit de faim,
Et sans avoir chevaulx, ny vin, ne pain,
De belles fleurs je prenois ma pasture,
Or et argent ne m'estoient point en cure :
Je me ryois des fortunes mondaines,
Dont bien souvent acquierent des estrainnes
Tous les mortelz de ce mal'heureux monde :
Muant leur joye en tristesse profonde.
Quant aux rapines, je n'en avois que faire,
Car à ma vie ne pouvoient satisfaire.
Et si n'avois seignorie, ny offices,
Pour amasser des biens par malefices,
Des benefices n'avois aulcunement :
Ma liberté j'aymois plus saintement,
Pour perfournir mes desirs et attentes,

A visiter la mer et ses tormentes.
Du premier vol, en la docte Bonlongue
Je m'en allay, sans pacquet ny besongne :
Puis à Lucques, à Ferrare, à Pise,
Et de Padoe, je tiray à Venise.
En arrivant en ung gratieulx port,
Là où je pris un pen de reconfort,
Et en estant sur le mast d'ung navire,
Je contemplois marchandise cønduyre
Devers les Turcs au fond de la Turqnye;
Aussy les Turcs leur font ample cōpye
De tous leurs biens, d'espices et de canelles,
En sont chargées leurs grandes caravelles ;
Car ilz ont faict secrette alliance,
Pour trafficquer avecques confidence :
Velà comment maudictz Venissiens
Veulent laisser les Royaulmes chrestiens,
Et sont contentz quicter par avarice
Les Roys chrestiens, de lenr faire service.
Mais quelque jour, ilz seront tout ainsi,
Qu'ilz n'auront plus de leurs terres soncy :
Et si mal'henr les vient nne fois prendre,
J'ay bien grand paonr qn'il ne tornent en cendre :
Et que à la fin de leur noble memoire
Ne soit gravée sur marbre ou yvoire.
Si ce n'estoit ce peché d'avarice,
Ce seroit bien la plus juste police
Qn'auroid point vehu aux Royaulmes chrestiens;
Car il n'y a aulcungs Venissiens
Qni osast rompre le moindre mandement
Qui est escript par leur commandement :
Et observent par grande confidence
Le droict d'aultruy par saigesse et prudence.
Il n'y a celny qni osast faire tort,
S'il ne vonloit estre puny bien fort ;

Et voyre fusse leur Duc ou leur Prince,
De justice il sentiroit la pince,
S'ilz avoient faict chose desraisonnable,
Et qui ne fust au public equitable.
Et sur ce point plus oultre je contemple,
Si Cupido avoit basti ung temple
Pour adorer là ma dame sa mere.
Entre les aultres je congneuz deux messeres,
Qui luy portoient grandes devotions,
Tant qu'à la fin leurs dures passions
Sont par Venus du tout atterminées,
Pour estre es las des dames tant aymées.
En la Cité regnoit ma dame Flore
Qui Cupido le Dieu d'amour adore :
Et à la veoir, ressembloit une ymaige
Pour la prier en tres-devot langaige :
Pour assoupir les grands douleurs bien amplex
Aux amoureux, par ses nobles exemples,
Ses yeulx leur sont les poingnantes sayettes,
Dont ilz sont pris, et leurs âmes subjectes
A la servyr d'amitié immortelle.
Car sa beaulté, qui tousjours estincelle,
Faict allumer les secrettes lumyeres
De ceulx qui sont en diverses manieres
Surpris de la belle et de ses yeulx
Au feu d'amour, par torments envieux.
Et pour sçavoir les propos de la belle,
Je m'envolay auprès la damoysele :
Or donc il fault, pour l'hystoire entendre,
Que je face à vos espritz comprendre
Qu'au bel pays de l'Esclavonye
Avoit Cité, riche et bien garnye,
Qui du passé Duras fut appelée,
Dont dame Flore estoit yssue et née,
Et baptisée en la noble Cité.

Puis il advint par une adversité,
Elle estant jà à quatre ans de jeunesse,
Ses deux freres avecques leur maistresse
Estoient allé aux champs passer le temps;
Aussi les freres n'avoient que cinq ans,
Et estoient naiz tous deux d'une ventrée.
On n'avoit vehu en toute la contrée
Deux si beaulx masles, ne mieulx se ressembler ;
Quand on venoit leur aage à contempler,
L'on y perdoit sçavoir et congnoissance :
Tous deux de viz, tous deux de contenance,
Tous deux yeulx gris, la chevelleure blonde,
Onques ne vys de si egaulx au monde.
Le Seigneur Dieu avoit mis sa puissance,
Pour aux mortelz donner la congnoissance
Qui est en luy de belles choses faire,
Et puis après du tout de les desfaire.
Combien qu'yssus fussent de Duc bien saige,
Si furent-ilz au premier de leur aage
Aux champs surpris, vollez et enlevez,
Par pyrates, et hommes eslevez.
Dessus la mer ilz les chargent et emmeynent :
Sur la nourrice ung grand coulteau desgaynent,
Et l'ont au bort de ceste mer occise.
Velà comment fortune s'est assise
Sus les beaultez de ces jeusnes enfances,
Sans avoir faict aux larrons quelques offences :
Velà comment ces petitz gentilzhommes
Furent surpris, et ne sçayt-on en sommes
En quel pays ilz furent transportez :
Sinon qu'au vent on les veit empourtez.
Il est bien vray que le pere et la mere
Moururent après d'une mort bien amere.
Puis en Constantinoble la Cité
Arrivèrent en grande adversité.

Ce ne fut pas sans fortune et torments,
Qu'ilz chargerent ces trois petitz eufans
Yssns de Ducs en vertus triumphans.
Ma dame Flore avoit une douleur
Qu'aulx regardantz causoit grande douleur,
Que ne sçaurois sans larmes racompter.
Et puis après les viennent appourter
Deans le marchef pour en public les vendre :
N'est-ce pas bieu un crime pour les pendre,
De veoir ainsi trafficqner la noblesse ?
Mais le bon Dieu, qui les siens point ne laisse,
Voulnt qu'il vint nng viellard gentilhomme
Qui ceut ducatz leur delivra en somme,
Et fait achapt de la pucelle Flore.
Ung peu après, les deux freres encore
Furent acheptez par aultres gentilzhommes,
Trois centz ducatz en delivrereut en sommes.
L'ung fut meué au profond de Turqueye
Où il avoit ses biens et seignorye,
Et l'autre alla au pays de Hongrye
Avec seigneur de noble compaignye.
Quant à Flore, elle fut tant aymée
Du viellard, que comme fille adoptée,
De tous ses biens la fait vraye heritiere,
Tant luy pourta l'affection eutiere;
Car nulz enfans il n'avoit sçen avoir :
Plus que luy seul l'aymoit à son pouvoir.
Long temps après, estaut en parfaict aage,
Elle devint si tres-belle et si saige,
Que ce viellard d'une amytié entiere
Elle traictoît ainsi comme son pere :
Et se voyant parvenir à viellesse,
D'une amytié en amour et caresse,
Va commencer à Flore la parolle :
Il fault, m'ame, s'en aller à l'escole

En la Cité de la noble Venise :
Là apprendrez ouvrer dessus chemise,
Faire tapys de diverses couleurs,
Couldre divises de riches valeurs;
J'ay là ma seur qui vous fera apprendre,
Et tous les pointz de l'esguille entendre.
Deans Venise fut amenée la belle,
Et eust accueil de la seur de bon zele.
Tant plus venoit à perfection de aage,
D'autant ou plus se monstroit estre saige.
Dedans les portz de la noble Venise,
Elle reçeut des sages la divise,
Qu'elle estoit la plus humble pucelle,
La plus gente et belle damoyselle,
Que l'on pourroit choysir deans le pays,
Tant ès vertus se trouvoient esbahys.
Velà comment la belle eust renommée
D'estre de tous parfaicte et bien aymée.
La bonne dame qui l'avoit en sa garde,
Comme à celle qui est sa saulvegarde,
De tous ses biens la fait son heritiere :
Ainsi les biens de la seur et du frere
Furent au proffit de la pucelle
Sans contredict de combat ou querelle.
Dix ans entiers vesquist avec la seur,
Ayant aultant d'honneur et de doulceur
En sa maison, comme son propre enfant,
Mais Cupido, de son arc triumphant,
Venoit souvent atteindre de ses dards,
Tous ces mignons Venitiens souldars,
De la beaulté de ceste damoyselle,
Tant y avoient affection et zelle.
Ainsi qu'Amour tyroit de ses sayettes,
Et que les âmes faisoit estre subjectes
A la beaulté de dame tant honneste,

Velà la mort, par maladye de peste,
Qui va occire ma dame sa tante,
Et encore de ce ne fut contente ;
Car le viellard, son adoptif pere,
Feit terminer de mort tres-amere.
Je vous laisse à penser deans voz cœurs
Les grands regretz, tristesses et donleurs
Qn'elle reçeut quand elle eust la nonvelle
Que mortz estoient par mort si fort cruelle.
Après ses doeulz des deux trespasementz,
Longtemps si fut en nouveaulx pensementz,
Pour se ranger en vertueulx mesnaige :
Et en femme d'unq vertueux couraige
Monstroït sa vie non estre variable,
Chaste de cœnr, aux pauvres charitable,
Tant qn'à la fin elle eut la renommée
D'estre l'honneur de toute la contrée.
Pour maintenir, je lairay cy la dame
Qui saigement vivoit sans aucun blâme,
Et je viendray à vous remantevoir
Les grands honneurs, et anssy le pouvoir,
Auxquelz estoient ses honorables freres ;
Car leurs seigneurs en tontes leurs affaires
Les avoient faictz leurs gnidons et lenrs gardes,
Tant les mignons avoient en saulvegardes
En ce temps là s'esmeut cruelle guerre
Pour expugner Vienne et conquerre,
Et jà le Turc, par son commandement,
Trois centz mille allerent hardyment
Pour la Cité de Vienne surprendre.
Or il nous fault sur ce point-cy entendre,
Que le seigneur du plus aîné frere,
Estoit an Turc pour guider ceste affaire :
Dont il avoit asseurée confiance
Qu'en ce frere estoit grande puissance.

Il sçavoit bien ses vertus et caresses,
Et les façons de ses nobles promesses :
Il sçavoit bien qu'homme n'ausoit attendre,
S'il ne vouloit en brief vers luy se rendre :
Car il avoit par toute la Turquye
Reçeu l'honneur de toute la patrie.

En ce temps là, au Royaulme d'Hongrie,
Le second frere vivoit en seignorye,
Avec armes et dangereuses lances :
Et tant avoit acquis leurs alliances,
Qu'il n'y avoit homme qui s'y vînt prendre,
Que mort ou vif il ne feist tost se rendre.
Son bon seigneur l'avoit tant en honneur,
Que les secretz du profond de son cœur
Ne luy celloit, mais toute sa fiance
Avoit en luy pour grande confidence.
Ung jour advint qu'on alloit aux fourraiges,
Chevaux legiers couroient sur les passaiges,
Tant qu'on pouvoit de la Cité bien veoir
Aulcungs des Turcz qui se vonloient pourveoir
Sur les chrestiens pensant donner la fuytte.
Mais les chrestiens si avoient une suytte
Qui massacrerent grand nombre de ces Turcz,
Tant qu'ils chasserent tous leurs avant coureurs.
Entre eulx estoit ung si vaillant aux armes,
Qui aux chrestiens livroit cent mille allarmes :
Et en ce lieu ung aultre Turc estoit,
Qui près de luy aux chrestiens combattoit.
Tantost après il leur convient se rendre,
Et les chrestiens tous les viennent prendre :
Conduictz ilz furent dedans Vienne
Par souldars de nostre loy chrestienne.
L'ung de ceulx-cy est le frere premier,
Et l'aultre estoit son seigneur prisonnier :
Dont si bien vint qu'on les mist en fiance

Où son frere faisoit sa demeurance.
Dieu qui ne veult point delaisser les siens,
Ne vouloit pas separer des chrestiens
Ces deux freres si vaillantz et si saiges,
Semblables en corps, d'adresse et de couraiges.
Cela cogneut la noble assistance,
Car Dardanus prisonnier en presence,
Ung Gratien l'on jugeoit en absence :
Tant avoient-ilz une mesme semblance.
Les ungs disoient: Gratien, mon mygnon,
C'est nostre frere, ou nostre compaignon,
Mesmes visages et mesme stature
Avoit en eulx forgé dame Nature.
Puis le Prevost, avec grave justice,
Les enhortoit oster leur malefice,
Pour parvenir en la loy des chrestiens.
Respond Dardan avec ses liens
Qu'il est content si aulcun veult combattre
Encontre luy, et si le peult abattre
En ce combat, qu'il pourra de luy faire
Ce qu'il vouldra en toute son affaire :
S'il est vaincu, qu'il se fera chrestien.
Là s'avancea le noble Gratien
En acceptant de Dardan la bataille :
Car il estoit d'une legiere taille,
A se frotter du long de leurs journées.
En premier fault le noble Dardanus
Baisse sa lance et tont droict est venus
A Gratien d'une andace et vitesse,
Et Gratien la sienne si abaisse,
Et si grands coups s'entredonnent entre eulx,
Que tost terre acculerent tous deux.
Tantost levez ilz commencent l'assault;
A coupz d'espées et de legiers sursault,
Venoient briser leurs harnois et leurs forces :

Et tant estoient hazardeux leurs divorces,
Que l'on disoit qu'on n'avoit vehu au monde
Une bataille si cruelle et profonde.
De Juppiter le tonnerre et la fouldre
Ne faisoient pas si tost torner en pouldre
Les beaux harnois forgez de Vulcanus,
Comme faisoient chevaliers incongneuz.
Si l'ung avoit un certain avantaige,
L'autre soudain redoubloit de couraige
Qui assignoit ses coups si furieux,
Que de juger qui fust victorieux
Estoit au peuple chose impossible,
En contemplant ce debat tant horrible.
Mais Gratien, d'une fine conqueste,
Osta l'armet à Dardan de la teste :
Après qu'il eust esguillette couppée,
Sur la teste si pare son espée,
Pensant encores estre victorieux :
Mais à la fin, par tormentz ennuyeulx,
Il lui convint à delaisser les armes
A Gratien par dangereux allarmes.
La bataille soudain fut separée,
Et les heraulx la lice ont barrée.
Le Turc mourut par grande desplaisance,
Car Dardanus si fut en sa presence
Rebaptisé, qui fut double chrestien :
Car jà l'estoit avecques Gratien.
Depuis ces freres sans cognoissance
Promesse ont faicte aussi alliance,
Qu'ils conviendront en compaignons fidelles
Pour suppourter leurs fortunes et querelles :
Et tant ont faict, que d'amytié esgalle
Se ayderont en fermeté loyalle.
Long temps après que guerre fut passée,
Et que Vienne n'estoit plus assiegée,

En eux si fut si vraye d'amour la force,
Qu'ilz ne s'aydoient entre eux que d'une bourse ;
Point ne celloient leur secrette pensée :
L'amytié d'eulx ne fut point offensée.

Ung jour Dardan se voyant en tristesse,
Et que son corps reposoit en paresse :
Avoit souvent en regret des atteintes ;
Puis Gratien regardant ses complainctes,
Le va prier ne celler son martyre,
Et en cela ne luy voulust desdire,
Car bien avoit estudié ses rolles,
Pour luy pourter tristement ces parolles :

Helas, amy, et compaignon loyal,
Jamais à vous ne seray desloyal :
De mille mortz, pour vous voudrois mourir,
De mon vray sang vous voudrois secourir.
Ne pensez pas que ce soit fiction :
Car mon vouloir et mon affection
Ne s'en pourroient à jamais divertir :
Jusques que l'âme vienne à departyr,
Et que du corps elle soit séparée,
De vous l'amour ne sera disparée.
Mais le desir que soudain me vient prendre,
C'est d'aller veoir apprendre et entendre
Les nations des païs tant divers,
Veoir les saiges, et aussi les pervers,
Pour entendre les mondaines cautelles,
Chargeant harnois, pour soubstenir querelle.
Je voudrois bien qu'il fust en ma puissance
Plus amplement vous faire congnoissance
De l'evident et laugoureux martyre
Que j'ay de vous que ne voulicz desdire
Au vray desir de mon affection,
Combien qu'amour a faict ostension,
Q'entre nous d'eux n'est qu'une volonté,

Deux cœurs formez de mesme loyauté,
Deux vouldoirs faictz en mesme obeysance :
Dont s'il vous plaict m'en ferez congnoissance.
Si vous avez l'effect avecques moy,
La myenne à vous et ma loyalle foy,
Ne vous lairont soit à souffrir la mort,
Qu'en tous vos faictz ne vous face support.
Puis Gratien d'une amytié honneste,
Ayant ouy sa piteuse requeste,
Luy respondit d'une amytié loyalle :
Amy, pensez que l'amour est egalle
Pour accomplir ce desiré vouldoir,
Puissance avez et aussi le pouvoir
De en tous lieux ma volonté reduyre.
Pour suppourter voz travaux et martyre.
Or regardons ensemble d'y pourveoir,
Et si voulez le feray à savoir
Au viel patron affin qu'il nous secoure,
Et que par bien nostre exploit ne demoure.
Si sont venus à leur patron seigneur,
Et luy ont dict l'evidente douleur
Qu'ilz supportoient en tristesse profonde
Pour aller veoir les fortunes du monde.
Le pere ayant congneu leur volonté
A departy d'amiable bouté,
Riches tresors et de grandes finances,
Et gayz chevaux d'asseurées fyances.
Des serviteurs, des lacquetz, et des paiges,
Leur a donné pour faire leurs messaiges.
Si sont partys passantz maintes contrées,
Villes, pays, montaignes et vallées :
Et tant on faict, par leur noble emprise,
Que arrivez sont en la riche Venise.
Ung peu après ayant faict long sejour :
Thetys la belle jà conduisoit le jour

Pour les gwyder tout d'ung vouloir au Temple :
Et la Flore tous deux si les contemple
Comme femme estant venue des cieulx,
Bandoit sus eulx ses yeulx tant gracieux,
De si bon cœur qu'elle monstroït en sorte
Que son amour estoit ardente et forte :
Il n'estoit plus en elle la puissance
Qu'à Cupido ne feist obeissance.
O ! cas piteux et fort aventureux,
Veoir d'une seur deux freres amoureux :
Et si n'avoient aulcunes congnoissances
De leurs royalles et nobles alliances :
Car leurs beaultez vainquirent les saigesses
De Flore, par les mynardes caresses,
Dont ses freres luy gectoient estincelles,
Qui a navré la belle damoyselle.
Oncques Pâris, en contemplant Helene,
Ne feit amour au Temple si soubdaine :
Quand il la prinst en celluy de Venus,
Et que les Grecz furent circumvenus.
Oncques d'Achilles avecques Polixenne
L'amour ne fut si traistre et incertainne.
De là se sont du Temple departys,
Estantz du cœur de la belle advertys,
Et tant ont faict qu'ilz ont treuvé façon,
Qu'ilz sont allez en sa noble maison.
Il ne fault pas demander les caresses,
Et les recueils de leurs gentes noblesses ;
Tant plus espoir les rendoit curieux,
Tant plus amour les faisoit furieux,
Tant que leurs feux, à fumée de souspirs
Rendoient leurs cœurs si tres fort assouppys.
Que troys ensemble tous d'une maladie,
Leur joye en feu ont subit convertye.
Dame Flore froide comme la glace

S'est reduicte avecques telle audace,
Qu'elle est logée en l'ardente fornaiſe,
Bruslant d'amour au doulx feu de malayſe.
Velà comment ces pauvres deux martyrs
Sont d'ung vouloir en amour convertys ;
Combien que l'ung ne veult eſtre contraire
A ſon amy, lequel veult ſatisfaire.
A l'amytié de ſon ami anticque :
Affin qu'amour ne ſoit point heretique.
Allors Dardan à Gratien va dire :
Mon doulx amy, debvez vous conduire
Soubz l'amytié d'ancienne promeſſe ;
Je ne ſuis point tant ſubtil en fineſſe
Que vouluſſe vers Flore m'avancer,
Pour voſtre amour corrompre et offeuder.
L'amour des hommes ſera toujours conſtante ;
Celluy des femmes comme le vent s'abſente.
L'amour des hommes eſt toujours immuable ;
Celluy des femmes eſt ſouvent variable.
L'amour des hommes eſt plus ferme qu'enclume ;
Celluy des femmes eſt plus legier que plume.
Qand tout eſt dict il n'y a faict au monde,
Que ne feiſſe d'une amytié profonde :
Pour vous ſaiſir de femme amiable
Vivant en vie de vertus honorable.

Ha, beau Dardan, ce n'eſt pas maintenant
Que vous allez noſtre amour ſoubſtenant ;
Ce ne m'eſt pas la ſeulle congnoiſſance
De voſtre amour et vraye experience :
J'ayme bien mieulx ſupporter à loisir
Et endurer ung paſſable deſir,
Que vers l'amour d'une femme vous nuyre.
J'ayme bien mieulx endurer le martyr
De ſotte amour et feindre congnoiſſance,
Que d'abſenter la noble accointance

De vostre cœur, auquel me veulx reduire
Et vostre amour à vostre souhaict couduyre,
J'ayme bien mieulx (en ma foy) consumer,
Que vous garder d'estre de Flore aymé :
Et puis elle a son œil qui admonneste
Que luy debvez une amytié honneste.
Il est bien vray qu'elle me faict caresse,
Pource qu'elle est tant loyalle maistresse,
Qu'elle sçayt bien qu'en amytié esgalles
Sont nos vouloirs en volentez loyalles.
A ses beaulx riz, je luy feray contraire,
A ses baisers je ne veulx satisfaire,
A ses plaisirs feray mauvais accueil,
Et en ses joyes, je feindray avoir deuil.
Somme, face tout ce qu'elle voudra,
Car son amour mon cœur point n'assauldra.
Plutost la terre ne produyroit ses fleurs,
Qu'eussiez souffert ses passions et douleurs.
La haulte mer n'endurera navyre,
Quand vous feray suppourter ce martyre.
Choisissez donc de la joye la couronne,
Car le desir et la dame vous donne.

Ha, Gratien, estant saisy de grâce
Comme à vous se presente l'audace
De ne vouloir accepter tel honneur.
Je dis que c'est mal'heur et deshonneur,
Estre tenté d'une tant belle dame,
Quand ne voulez si exaulser son âme,
De la jecter hors de captivité,
En recepvant le fruict de liberté.
Auriez-vous bien la foy et la puissancc
Luy delivrer si foible inconstance;
Auriez-vous bien ceste infidelité
De luy oster si grand felicité ?
Mal vous semez pour parvenir à la fleur

Qui de vous seiche deviendra en douleur.
Vous courez mal, et mal vous avancez,
Helas ! amy, par trop vous l'offencez.
Voyez-vous pas qu'en amytié loyalle
Elle requiert vostre foy conjugale :
Et puis je veulx achever ung voyage
Que je doibs senl en saint pelerinage,
Allant tout droict au mont de Synays.
Doiz là, j'ay vœu d'errer par tous pays,
Et ne faire jamais d'amour aux femmes,
Velà comment je vous laisse les flammes.
Amour est doux pour bien vous contenter,
Et si viendra la pucelle à tenter,
De vous prester le don d'obeissance,
En vous laissant le jeu de joyssance.
Et sur ce point le gentil Dardanus
A pris habitz estranges et incongneuz ;
Le grand bourdon tenoit à la main dextre,
Patenostres avoit en la senestre :
Velà comment il a faict departye
Avec robe en bureau convertye.
Je vous laisse à penser les allarmes,
Le grand regret, le deuil, anssi les larmes,
Que Gratien en a pu recevoir :
Car il n'avoit puissance ny pouvoir
Pour divertyr de l'amy la pensée,
Car jà l'avoit de long temps commencée.
Or maintenant sont separez les deux
Qui n'estoient qu'ung en torment langoureux.
Or maintenant pour ung œil féminin
Est tormenté le pauvre pelerin,
Et ayme n'enlx choisir peynnes et travaux,
Pour snppourter de son amy les maulx.
N'est-ce pas bien une grande amytié,
D'avoir ainsi de son amy pitié,

Luy delivrer le bien que l'on desire,
Et consumer au fen de son martyre ?
Et tant a faict après la departye,
Que Graticn à Flore convertye,
Ainsi qu'estoit en ceste affection,
Si va tronver subtile invention,
Faire soulder en or massif deux testes
Qui tesmoignoient l'esperoir de ses requestes,
Avec escript qu'il delivra au paige
Qui declairoit le poinct de son messaige.
L'une en deuil ponrtoit noire couverte ;
L'autre ryoit, avecques joye ouverte :
Si va le page de grande affection
Faire à Flore la salutation,
Son bel escript humblement lui presente,
Avec le don d'une amytié constante.

Disoit la lettre ;

Je riz voyant le bien qui me contente,
Puis triste suis de celui qui m'absente :
La vie me croist pensant an doux desduyct
De recepvoir de vostre amour le fruit ;
La mort me vient n'ayant plus la presence
Du mien amy. O ! mal'heureuse absence,
De separer deux constantes parties,
Rendant leurs joyes en larmes convertyes.
Je diray donc que vous estes ma vie,
Et que Dardan l'a en mort convertye,
Si avez-vous encore la puissance
De feindre deuil, et prester allegeance,
Ne souffrez pas que je moure en martyre ;
L'œil et le cœur me pourront droict conduyre.
Quand vous serez au perfond de vos veilles,
Veuillez onyr l'escript à vos oreilles.

Comme celluy qui à vous se presente
Ayant en joye la foy qui le tormente.

Quand dame Flore eust du long vehu l'escript,
Elle demeure si confuse d'esprit,
Que ses cinq sens sont cheuz en espames,
Voyant d'amour les dangereuses flammes.
Ce n'estoit pas sans l'escript contempler ;
Ce n'estoit pas sans les testes accoupler,
Baisant souvent ces deux tant belles faces,
Les contemplant avecques longue espace.
Pygmalion tant ne fut curieux
De son imaige ny aussi amoureux,
Comment estoit la damoyselle Flore,
Qui d'nng baiser bien souvent les decore.
Puis le paige reçeut mille accollées,
Et les pensées luy sont renouvellées
Du departy du noble Dardanus,
Qui va errant comme estrange incongneuz.
Il est bien vray qu'en jecta quelques larmes :
Mais tost furent consumées ses allarmes.
Comme nng amour de legier commencée :
Quand on la pert est soubdain trespasée.
Puis a donné un cueur d'or à ce paige,
Qui estoit faict de tres-subtil onvraige.
Dedans ce cueur, ung labyrinthe estoit
Faict si mignon, que point il ne restoit
Divers chemyns, et aussi mainctz allées.
Et du meillieu en sortoient deux pensées :
L'une avoit vive et belle la couleur ;
L'autre bien seiche, ayaut tarnye la fleur.
Là tout soubdain nn billet si luy donne,
Et ce present delivrer luy ordonne.
Et tant a faict par son subtil esprit,
Qu'a présenté le beau don et l'escript.

Disoit la lettre :

D'estre content d'une seule pensée,
L'autre pourroit demeurer offensée :
Si la vostre est en fermeté loyalle,
La myenne suyct la constance egalle.
Mais la pensée, qui est fermée et close,
Le bien d'amour vous deffermer si n'ose.
Or inventez les chemins et allées,
Pour delivrer ces deux nobles pensées.
Quant est du cueur, je peulx bien affermer
Qu'autre que vous n'y peult estre enfermer,
Comme à celluy de qui ma foy loyalle
Espere avoir la vostre nuptiale.

Or est venu l'espoir qui me contente,
Or est venu le desir qui me tente
De bien aymer mon mignon et mon page,
Qui a l'honneur d'avoir faict tel messaige.
Or est venue l'heure de mon espoir,
Où se souhaytoit mon bien heuré vouloir.
Voisent donc loing mes regretz et travaux,
Qui m'ont livré tant d'allarmes et d'assaulx.
Fy de dueil; vive la flamme heureuse
Qui a chassé ma tristesse ennuyeuse.
Somme mon œil ne sera plus obscur;
Car il congnoist la clarté de mon cueur :
Quand tout est dict, le jaulne et violet
Seront content de l'amour du billet.
Ma fermeté aura contentement,
Et mon amour sera evidemment
Tout en credit, de celluy de m'amyé,
Pour contenter sa joye tant assovyé.
Somme, je vouldx que la noble pucelle
Reçoipve ung coup encor de mes nouvelles.

Or va mignon cest huy pourter cest orloge,
Qui est tout d'or, là où Cupido loge,
Ayant anx poingctz ung tres-petit marteau,
Dont on le voyt eslevé de tout beaul
Venant frapper sus grain de Cassidoïne,
Et si est faict si juste et si idoine,
Qu'il faict partir de la pierre estincelle,
Tant que l'heure ourra sonner la belle.
Sus la monstre est une esguille noire
Monstrant l'heure d'une ferme memoire ;
Elle s'assied dessus verte espere,
En esperant que l'heure prospere.
Velà comment reçeut ce bel onvraige,
Avec l'escript, par les mains de ce paige.

Disoit la lettre :

Toutes les heures qu'amour a jà atteinctes,
Sont en mon âme si tres-avant empreintes :
Que l'esper arde, soubz flammes evidentes,
Pour remuer mon esguille inconstante.
Mais s'il advient que sans l'heure demeure,
Alors verrez ma fermeté si seure,
Qu'en departyr et de luy dire à Dien,
Pustost mourir je voudrois en ce lieu.
Comme à celle à qui sa vie demeure,
Soyez content de l'esguille et de l'heure.

De racompter de Flore la pensée,
Et l'amytie qui fut recommancée,
Ce seroit trop entretenir le temps,
Qui ne rendroit les lecteurs trop contentz.
Mais bien je veulx diviser d'un messaige
Qu'elle a mandé par cest affetté paige,
Luy delivrant de verre un navire,

Qui declairoit le languissant martyr
Qu'elle pourtoit par faulte de conduycte,
Sonbz faulx peril d'estre d'amour seduycte.
De beaux rubis et riches dyamens
Estoient clouvés soubz petitz passemens.
Avec l'escript le page si luy donne,
D'estre secret en tout il luy ordonne.

Disoit la lettre :

Afin que foy ne torne à la fracture,
Ma fermeté vous prend à l'aventure,
Ayant espoir d'ancrer à heureux port ;
Mais si je vois après le doux confort
Je perisse en furieuses undes :
Allors je veulx entrer aux plus profondes,
Pour demonstrier que vostre inconstance
Cause ung peril, de malheureuse offense.
Celle qui est au sort de la fortune,
Venue au port d'amytié importune.

Mainctenant est mon pauvre cueur transfix,
Ayant l'escript et le temps si prefix ;
Mainctenant sont eslevées mes pensées
Soubz le desir des joyes bien commencées ;
Mainctenant tiens l'heureuse recompense
De mon merite et de douce esperance :
Somme, j'ay tout ce que mon cuer desire.
Plus je ne veulx porter le faulx martyr,
De faindre joye d'amour tant incredible,
Je ne pourrois, car il est impossible,
Et puis il fault la flamme deceller,
Dont je pourrois si vivement brusler,
Que tout mon corps se reduyroit en cendre,
Si ne voulois le vray remede prendre,

Et puis il fault donner obeissance
Où est l'amour de seure joyssance.
Or sur ce point je m'en voys à la dame,
Qui a credit de faire vivre l'âme
De moy, pauvre languissant amoureux,
Pour termynen mon torment langoureux.
Velà comment en amytiiez loyalles,
Se sont conjointz aux festes nuptiales.
Du grand tornay qui fut faict en la feste,
Tost Gratien empourta la conqueste :
L'honneur du bal des dames d'Italie
Eust dame Flore sa gracieuse amye.
Flustes, aulboys, sacquebuttes et trompette
Estoient tous là pour decorer la feste.
N'est-ce pas bien une triste douleur
D'avoir à femme sa prochaine seur !
Et s'ilz entre eulx n'ont point de congnoissance
De leur race et noble alliance.
Il est bien vray qu'apres furent advertis
Des malheureux et fortunez partis
Par une femme de l'Esclavonnye,
Qui declaira les croix comme advertye
Que des partys aux espaules pourtoient,
Et la grandeur de quoy elles estoient,
Leur racomptant la mort de leur nourrice,
Dont pyrattes avoient faict sacrifice,
Et feirent charge de vous en Caravelle.
Depuis de vous on ne reçeut nouvelle
Jusque à ceste heure, que j'ay pris congnoissance
Aux croix, et signes de vostre jeune enfance.
Après avoir congneu la grande offence,
Tous deux ilz feirent triste penitence.
Le beau Dardan en faisant son voyaige
Morut sur mer par tempeste et oraige.
Et de regretz, ces nobles creatures

Furent posées en riches sepultures.

Moy Papillon, contemplant les tormens
Qu'avoient receus ces deux pauvres aymanz,
Je departys de la riche Cité,
Car je voyois beaucoup d'adversité
Qu'avoit livré le faulx filz de Venus,
Par gens malings, et masles incongneuz.
Quand tout est dict, les damcs d'Italie
Legierement chargent la jalouzie
Pour contenter leurs estranges marys,
Aultant que celles de Lyon ou Paris.
Je ne dis pas que par une escarmouche,
Gresvée en soit leur delicate bouche.
Et puis il n'est si juste qui ne verse,
Quand le fouet le foueste à la renverse;
Dieu n'a point faict si belle stature
Pour abaisser les engins de nature.
Somme, j'ay veu de belle et orde choses,
De quoy je veulx que ma bouche soit closc.
Je cogneu bien des Guelphes et Jubelins
Qui se desbattent comme Augustins :
Puis ccla faict du pays d'Italie
Je departy, car ce m'estoit follye
D'y passer plus hyver, et chault esté
Pour y estre si froidement traicté.
Pour le disner une verte sallade :
Après cela avoir sa souspyrade
Pourtantz cappes, et des robbes frizées,
Et les ventres pleins de menues pensées :
Somme, ilz sont si contentz bien souvent,
Qu'ilz sont legiers comme la plume au vent.
Voyant souffrir une si grande souffrance,
Je feiz retour au Royaulme de France,
Cherchant partout Cupido en requeste,
Que Papillon je ne sois plus, ny beste,

J'entendz de celles qui sont desraisonnables,
Et qu'il me torne comme anx hommes semblables.
Dame Venus luy fait humble requeste,
Mais de cela on luy rompoit la teste.
Et là voyant que le filz par la mere
Ne vouloit point delaisser sa chollere,
J'en departay tousjours en penitence,
Car du peché suyvoit de près l'offence.
Je vais, et vieus, par montaignes et vallées,
Pour termynner mes longues destinées ;
Et tant ay faict, qu'après la longne peynne
Je m'endormys auprès d'une fontaine.
Ainsi qu'estois à prendre mon soinmeil
Pour appaiser mon deuil et mon travail,
Il vient sonbdain une si grand lumyere,
Une clairté qui n'est point constumyere
Sus les mortelz en la terre descendre :
Et puis snbit, pour vous donner entendre,
Je vois venir mille legions d'Anges,
Bleuz cherubins, et seraphins Archanges,
Et an millieu seyoit ung Roy en place,
Qui aux humains pourtoit hnmaine grâce.
Auprès de luy, l'hnmble Marie estoit,
Qu'à pardonner de bien près l'incitoit.
Je voyois bien hault eslevées ses mains,
Qu'avoient esté percées pour les humains :
De ses deux pieds congneuz les playes mortelles,
Qui maintenant sont pour tous immortelles,
Et aussi celle de son tres-sainct consté,
Dont l'homme mort en est ressnscté.
De ferme foy, et de vraye penitence,
Luy ay requis pardon de mon offence :
Ce qu'il a faict de grande affection,
Et m'a remys en ma perfection.
Et si m'a faict encore plus en somme :

De Papillon m'a contourné en homme.
Maulgré amour, ses fouldres et tempestes,
J'ay obtenu le don de mes requestes,
En le priant qu'il veuille tost reduyre
Ceulx qui d'amour soubstiennent le martyre.

J'ay bien choisy à mainctenir.



